

ESQUISSE D'UNE SOCIOLOGIE DU ROMAN CAMEROUNAIS POSTCOLONIAL

Valentin NGA NDONGO *

Abstract

*This study is intended to provide a sociological perspective of the Cameroonian novel, the literary genre which has lent credibility to Cameroonian literature. The analytical perspective proposed is drawn essentially from the works of Sunday ANOZIE and Lucien GOLDMANN. The study, which is based on Etienne YANOU's *L'homme-dieu de Bisso* and Bernard NANGA's *Les chauves-souris*, attempts to establish the fact that Cameroon's post colonial literary landscape is similar to the socio-political landscape, characterized by the existence of two antinomic poles, namely, order and protest. Hence, considering the literary landscape under such a two-fold perspective makes for the demystification of the omnipotence of the single party, which, like the former colonial power, is constantly confronted with the legendary indocility of Cameroonians.*

Key words : Conformism, Dissidence, Cameroonian literature, Neo-colonialism, Town.

INTRODUCTION

Même s'il n'en constitue véritablement pas le genre hégémonique, le roman n'en s'impose pas moins, à bien des égards, comme une sorte de vitrine ou de porte-fanion de la littérature écrite camerounaise, « surtout connue grâce au genre romanesque »¹, à travers notamment des oeuvres de référence comme *Ville cruelle* d'EZA BOTO,

* Département de Sociologie et Anthropologie, Université de Yaoundé I (Cameroun)

¹ Pierre TCHOUNGUI : « Le Cameroun dans le miroir de ses écrivains d'expression française (Étude d'imagologie et d'ethnopsychologie littéraire) », Thèse pour le Doctorat de 3^e cycle, Nanterre, octobre 1970, p. 65.

Mission Terminée de MONGO BETI, *Le Vieux Nègre et la médaille* de Ferdinand OYONO.

Mais si la forme romanesque camerounaise a, jusqu'à présent, abondamment été autopsiée par la critique littéraire qui a permis d'en savourer l'inépuisable densité esthétique², force est de reconnaître qu'elle n'a guère suscité d'intérêt du côté de la sociologie qui, pourtant, eût aidé à mettre à jour l'étroite imbrication du champ littéraire et du champ social (pour parler comme BOURDIEU), c'est-à-dire la corrélation qu'il y a toujours entre les oeuvres et le contexte de production, entre les créateurs et les structures sociales dont les oeuvres expriment, par-delà les thèmes abordés, les itinéraires des héros et les tissus narratifs, les configurations imaginaires et/ou réelles.

Mieux vaut tard que jamais, et la présente réflexion a justement pour but de proposer quelques éléments pour une lecture sociologique du roman camerounais.

Cette étude s'appuie essentiellement sur deux modèles d'analyse. Le premier modèle, c'est la "sociologie du roman africain" de Sunday ANOZIE. Pour celui-ci, le roman a pour premier souci de refléter ou de décrire une réalité sociale qui est, en fait, une « *totalité complexe* »³ pouvant se partager en trois configurations dynamiques ou "déterminations" correspondant aux conditionnements dominants que subissent les personnages principaux. Il s'agit de la "détermination traditionnelle" (conditionnement de l'individu héros par des valeurs de l'Afrique traditionnelle), de la "détermination introactive" (conditionnement par des valeurs internes, propres aux héros) et de la "détermination extraactive" (conditionnement des héros par des motifs externes comme la situation coloniale, l'urbanisation ou la situation politique). Ces trois configurations renvoient, naturellement, aux trois catégories majeures du roman africain.

Le deuxième modèle d'analyse est le "structuralisme génétique" de Lucien GOLDMANN qui, mieux que quiconque, peut-être, établit une relation étroite entre l'oeuvre romanesque et la structure sociale. Il

² Voir, par exemples :

- Jacques FAME NDONGO : *L'esthétique romanesque de Mongo Beti*. Paris : ABC - Présence Africaine, 1986.

- Gervais MENDO ZE. *La prose romanesque de Ferdinand Oyono*,. Paris : ABC, 1984.

³ Sunday ANOZIE. *Sociologie du roman africain (réalisme, structure et détermination dans le roman moderne ouest-africain)*. Paris : Aubier-Montaigne, 1970, p. 22.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

pose, en effet, l'hypothèse d'une « homologie rigoureuse entre la forme littéraire du roman (...) et la relation quotidienne des hommes »⁴, au point où l'on peut affirmer que

*le groupe social (...) se trouve être, en dernière analyse, le véritable sujet de la création [puisqu'] les structures de l'univers de l'oeuvre sont homologues aux structures mentales de certains groupes sociaux ou en relation intelligible avec eux*⁵.

Sur quels romans ces deux grilles d'analyse seront-elles opérationnalisées ? On peut estimer à une cinquantaine les romans publiés, depuis 1960, par les Camerounais, anglophones et francophones de l'intérieur, auxquels est volontairement limité ce travail.

Parmi ces romans aux qualités inégales, deux se détachent nettement : *L'homme-dieu de Bisso*⁶ d'Etienne YANOU et *Les chauves-souris*⁷ de Bernard NANGA. Parues respectivement en 1974 et 1984, ces oeuvres dominent incontestablement la création romanesque intérieure du Cameroun indépendant. Les deux romans, il est vrai, ont été couronnés, en 1975 et 1982, du "Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire"⁸. De plus, ces deux romans ont connu, en leur temps, deux destins exceptionnels et différents : alors que *L'homme-dieu de Bisso* était inscrit pendant de longues années (de 1981 à 1988) au programme officiel des classes de Première (pour y remplacer une oeuvre de Ferdinand OYONO), *Les chauves-souris*, lui, était pourchassé par la censure et interdit de circulation. Ce n'est qu'à la fin des années 80 que cette oeuvre est réhabilitée pour figurer, elle aussi, depuis lors, au programme du cycle secondaire.

C'est sur ces deux oeuvres suffisamment représentatives de la production romanesque post-coloniale⁹ que s'est porté notre choix pour

⁴ Lucien GOLDMANN. *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard, 1964, p. 24.

⁵ Lucien GOLDMANN, op. cit., p. 217.

⁶ Etienne YANOU. *L'homme-dieu de Bisso*. Yaoundé : CLE, 1974, 155 p.

⁷ Bernard NANGA. *Les chauves-souris*. Paris : Présence Africaine, 1980, 203 p.

⁸ Cf. David NDACHI TAGNE. *Roman et réalités camerounaises*. Paris : L'Harmattan, 1986, Annexe 2, p. 285.

⁹ Le corpus ne comprend, certes, pas un roman anglophone, le Cameroun étant un pays bilingue. Cette absence ne diminue pourtant en rien la représentativité des deux romans sélectionnés, la production romanesque camerounaise de l'intérieur étant une et indivisible.

fonder une sociologie du roman camerounais. Et l'analyse ne tardera pas peut-être, bientôt, à confirmer la justesse d'un tel choix.

I- L'HOMME-DIEU DE BISSO

I.1- LECTURE LINÉAIRE DE L'OEUVRE

Cette oeuvre romanesque relate l'arrivée d'un nouveau dieu à Bisso. Ce dieu, c'est un jeune homme riche, beau, adoré mais qui refuse de se soumettre à son entourage et finit par descendre volontairement de son piédestal pour épouser la jeune fille de son coeur.

L'histoire se déroule en trois phases : un Noël perdu, l'oeuvre de l'homme-dieu, la fièvre et le baptême.

Dans la première partie, on voit apparaître un jeune prêtre indigène, Voulana, qui, la nuit de Noël, attend en vain, devant son église, ses ouailles pour célébrer la messe de circonstance. Ceux-ci ne viendront pas, car leur centre d'intérêt est désormais constitué par l'avènement d'un nouveau dieu à Bisso.

La deuxième partie du roman rend compte de l'oeuvre, assez controversée, de ce nouveau messie indigène : confessions publiques, conversion de Mme Delange, l'épouse de l'exploitant forestier, suite à la guérison de son fils grâce à l'homme-dieu, les relations de celui-ci avec des "hippies". Le triomphe de l'homme-dieu s'accompagne, naturellement, de l'effacement et de l'échec, temporaire, du jeune curé local.

La troisième partie relate la déchéance de l'homme-dieu de Bisso : sa maladie, la destruction de son arbre-fétiche (le figuier sacré), sa désacralisation suivie de son mariage devant le curé Voulana qui savoure ainsi sa victoire.

Autour de cette intrigue, gravite une foule de référents géographiques, humains, culturels et idéologiques qu'ils nous faut maintenant analyser.

I.2- STRUCTURES ANATOMIQUES DU ROMAN : UN COSMOS SACRALISÉ

I.2.1- Un titre banal

Le titre de l'homme-dieu de Bisso est des plus insignifiants. Que veut dire, en effet, l'homme-dieu ? Pas grand-chose. Il s'agit certes d'un mot composé de "l'homme" et de dieu" mais qui ne campe nullement,

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

de façon significative, les centres d'intérêt de l'oeuvre. Va-t-on nous parler d'un homme, d'un dieu, d'un homme qui est un dieu, d'un dieu fait homme ou d'un demi-dieu ? Ce n'est pas clair. Mais le plus obscur dans cette oeuvre est ailleurs, dans la création d'un cosmos sacralisé selon le mot de Mircéa ELIADE¹⁰, tel qu'on peut en juger par l'analyse des autres référents du roman.

I.2.2- Des sanctuaires et des sorciers

Qu'en est-il de la toponymie de cette oeuvre ? Que nous enseigne-t-elle sur les lieux et l'espace géographique ? Tout d'abord, relevons que l'action du roman se déroule à Bisso, probablement un village africain mais qu'on a du mal à situer spatialement. Ensuite, certains lieux apparaissent dans l'oeuvre comme la "Vallée des dieux" (où se déroulent les confessions et conversions opérées par l'homme-dieu), la grotte (demeure de l'homme-dieu), l'arbre totem (lieu sacré), la chapelle, le presbytère du curé Voulana, le temple, la forêt, etc.. Il s'agit, dans l'ensemble, des lieux sacrés.

Même les référents temporels sont puisés dans le sacré. L'oeuvre ne donne pas des indications claires sur la période à laquelle se déroule l'histoire. Celle-ci a-t-elle lieu pendant ou après la colonisation ? On ne sait pas. On apprend simplement que l'événement se situe autour d'une fête religieuse, d'un "Noël perdu", donc un 25 ou un 24 décembre.

La foule de personnages dont grouille l'oeuvre n'échappe pas non plus à la religiosité dans laquelle baigne le roman. C'est le cas des actants principaux, théomorphiques pour la plupart : les dieux (vallée des dieux), l'homme-dieu, le grand dieu Movou. C'est aussi le cas des auxiliaires des dieux : les guérisseurs, les marabouts, le curé Voulana, le pasteur Koundi, le sacristain Stanislas, le lépreux (sorcier et "mystérieux homme-panthère"), "l'homme chouette".

Les personnages secondaires sont aussi religieusement déterminés : Clotilde, candidate au baptême, Magdala, sa "coépouse", M. Delange qui "refuse de se confesser", Mme Delange qui "se confesse", Silla, la fiancée de Men Si, l'homme-dieu.

Ainsi, le titre du roman, ses référents spatio-temporels ainsi que les personnages qui le peuplent, introduisent dans une thématique essentiellement mystique et religieuse. L'oeuvre s'organise, en effet,

¹⁰ Mircéa ELIADE. *Le sacré et le profane*. Paris : Gallimard, 1965, p. 22.

autour de deux grandes thèmes : la sorcellerie et le conflit de la religion occidentale avec la religion africaine.

On est frappé, en effet, par la récurrence, à travers les personnages, les scènes décrites et les lieux présentés, du thème de la sorcellerie, entendue comme l'ensemble des activités mauvaises et maléfiques du sorcier. D'après Meinrad Hebga, "le sorcier est une personne habitée, même à son insu, par une puissance maléfique qui la pousse irrésistiblement à nuire, à détruire, à tuer"¹¹. C'est le cas de nombreux personnages du roman, à l'instar notamment du lépreux. Celui-ci, le jour, est un homme, mais la nuit, il se dédouble en se métamorphosant en panthère. Il est appelé dans le récit "homme-panthère".

En effet, seul un sorcier, grâce au principe du mal ou à sa matérialisation¹², a cette faculté de se métamorphoser en animal. Il en va de même des "hommes-chouettes", des guérisseurs et marabouts dont les activités sont plus ou moins proches de celles du sorcier. Somme toute, ce roman nous plonge dans l'univers non seulement de la sorcellerie et du mal mais de l'ésotérisme, de la société secrète et initiatique, véritable organisation politico-religieuse couramment rencontrée en Afrique.

I.2.3- Le conflit des religions

Même le thème de la culture, omniprésent dans le récit, se résume en une simple juxtaposition de la religion traditionnelle et de la religion occidentale, à travers la comparaison du Dieu des Chrétiens (sourd et étranger) avec les dieux indigènes, vivants, mais méprisés tant par les représentants des Églises que par l'auteur lui-même, puisque le récit s'achève par la conversion et le mariage du Men Si, l'homme-dieu de Bisso en qui les indigènes avaient pourtant placé tous leurs espoirs.

¹¹ M. HEBGA. "Le concept de métamorphose d'hommes en animaux chez les Basa, Duala, Ewondo, Bantu du Sud-Cameroun". Rennes : Université de Rennes, 1968, p. 19.

¹² Ce "principe" du mal est une donnée commune aux différentes traditions bantu du Cameroun. On l'appelle "hu" en bassa, "ehu" en bakoko, "evu" en ewondo et en bulu, "evu" en fang, "ewuwu" en duala et dans les langues voisines, "ibuneu" en banèn, etc. (HEBGA, op. cit., p. 7). On pourra aussi se référer à Yaoundé :

a) S.C. ABEGA. *L'Esana chez les Beti*. Yaoundé : Clé, 1987, passim.

b) P. LABURTHE-TOLRA. *Les seigneurs de la forêt*. Paris : Sorbonne, 1981.

c) M. Hebga. *Sorcellerie, chimère dangereuse ?*. Abidjan : INADES, 1979.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

I.2.4- Tradition et modernité

Dans ce roman, tradition et modernité se côtoient également. Mais ce qui frappe, c'est non seulement la déliquescence rapide d'une tradition au demeurant négative (confessions publiques, breuvages d'épreuves, mysticisme et religiosité) mais aussi une modernité contestable et péjorative représentée essentiellement par des hippies qui, assez curieusement, finissent par "conquérir" l'homme-dieu.

Du reste la tradition est-elle aussi fustigée à travers une sévère dérision des pratiques répugnantes du roi Kelama dont les largesses, la propension à la corruption et à la prodigalité ne le disputent qu'à sa puissance et à son cynisme ainsi qu'à sa cupidité et à l'appât du gain de l'exploitant forestier, M. Delange. Il s'agit peut-être là d'une critique en règle contre la chefferie traditionnelle corrompue et dégénérée par la modernité (l'argent, notamment).

I.2.5- L'amour

L'oeuvre de Yanou nous dépeint enfin deux types d'amour. Il y a d'abord l'amour maternel, à travers la Ma Mèn Si, la mère de l'homme-dieu et Mère Si Kalli, la génitrice du curé Voulana. Il y a ensuite, l'amour tissé entre l'homme-dieu et Silla (la fille du guérisseur) qui va se matérialiser par une "promesse", c'est-à-dire les fiançailles des deux jeunes gens, leur mariage et leur baptême.

I.3- STATUT SOCIOLOGIQUE DE L'OEUVRE : UN NARCOTIQUE SOCIAL

Que peut-on déduire, de tout ce qui précède, sur le statut sociologique de l'oeuvre ?

L'homme-dieu de Bisso est difficilement situable, tant spatialement que temporellement. C'est, pourrait-on dire, un roman de nulle part. Quelques critiques littéraires, à l'instar de Ndachi Tagne, situent le cadre toponymique du roman en pays Bamiléké, dans l'Ouest-Cameroun¹³. Mais cela n'est que très partiellement exact puisque, de toute évidence, on y note des allusions à toutes les régions écologiques africaines : la côte, la forêt, la savane, etc. Des pratiques mystiques des peuples du Sahel (tel que le maraboutage) et de la forêt (métamorphoses des hommes) y cohabitent, tandis que, sur le plan agricole, ce roman fait mention du café (culture prédominante de

¹³ D. NDACHI TAGNE, *op. cit.*, p. 135.

l'Ouest-Cameroun), du cacao (zone forestière du Sud et de la côte) ainsi que de la présence des pasteurs nomades (Adamaoua, Nord-Cameroun).

On a donc affaire à un véritable kaléidoscope culturel. Le Cameroun n'est-il pas, selon un slogan officiel, une "Afrique en miniature"? Etienne Yanou a-t-il donc voulu, tout simplement, présenter, sous une forme romancée, un panorama géographique et culturel du Cameroun, ou alors a-t-il cherché, consciemment ou non, à se faire le relais ou la caisse de résonance de la doctrine du Parti qui avait pour idéologie et pour mot d'ordre l'union nationale? Ce serait d'autant moins un mauvais procès fait à l'auteur que celui-ci a longtemps servi dans l'administration préfectorale, le bras séculier du pouvoir postcolonial dans la répression et l'endocinement idéologique des populations.

Quoi qu'il en soit, par ses référents toponymiques et temporels, les préoccupations de ses protagonistes et sa thématique dominante, le roman de Yanou nous plonge dans un univers totalement fétichiste, ésotérique et magique, digne des plus beaux récits des voyageurs européens au 18^e siècle ou des plus belles pages des ethnographes et autres afropessimistes sur la mentalité primitive, l'"homo religiosus" archaïque, l'"âme africaine", "l'être supérieurement religieux" que serait l'Africain, d'après certains ethnologues¹⁴.

Ce faisant, Yanou définit et circonscrit nettement le statut sociologique et idéologique de son oeuvre et choisit, du coup, son camp dans cette confrontation dans laquelle sont engagés l'État néocolonial et la société.

Résolument ancrée dans le mysticisme, l'oeuvre de Yanou semble fermer les yeux, si l'on ose dire, sur les autres réalités de la société camerounaise, notamment politiques et économiques, des années 70, et qui sont stigmatisées, par exemple, dans un célèbre pamphlet de MONGO BETI ou dans les essais politiques d'Abel EYINGA¹⁵. Roman d'évasion, de fuite devant les réalités quotidiennes

¹⁴ Cf. Jean-Pierre OMBOLO. « La genèse du fait religieux en Afrique noire ». Yaoundé, 1980, ronéo.

¹⁵ - MONGO Beti. *Main-basse sur le Cameroun* (autopsie d'une décolonisation). Paris, Rouen : Peuples Noirs, 1984 (3e édition).

- Abel EYINGA (à titre indicatif). *Introduction à la politique camerounaise*. Paris : L'Harmattan, 1984.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

des Camerounais, *L'homme-dieu de Bisso* évolue, comme nombre d'acteurs sociaux, dans les refuges et les dérivatifs sociaux, tout en évitant soigneusement de piétiner les plates-bandes du pouvoir, c'est-à-dire de parler des "problèmes" de la société. Pas même le cas de M. Delange, exploitant forestier, et donc responsable, comme il se doit en Afrique, de la dégradation de l'environnement, n'est sérieusement posé et examiné : il ne lui est reproché que la destruction de l'arbre-totem de Bisso !

On est alors tenté d'adresser à Yanou la même observation que celle que Biyidi fit naguère à Laye, le créateur de *L'Enfant noir* :

*Il est, écrit Biyidi, des gens que son livre (de Laye) décevra. Et d'abord nous, bien sûr, nous les jeunes Africains qui avons vécu la même aventure, à quelques variantes près, que Laye (...) Laye obstinément ferme les yeux sur les réalités les plus cruciales (...) Est-il possible que par une fois, Laye n'ait été témoin d'une seule petite exaction de l'administration coloniale ?*¹⁶

Comme Laye, Yanou n'a, lui non plus, ni vu ni connu, même par ouï-dire, les exactions de l'administration ou de l'État néocolonial, pourtant omniprésent. Il ne lui a pas été donné de visiter un "quartier spécial" des centres de détention de la police politique, ni d'entendre parler d'état d'urgence, de délit d'opinion ou de censure de la presse. Partout, il n'a côtoyé que des curés inquiets de l'emprise de la magie, des villageois accourant en foule chez les thaumaturges et nouveaux dieux ou des rois coquetant avec des "hippies".

En refusant ainsi de porter un témoignage sur les réalités politiques et économiques, témoignage susceptible de mettre directement ou indirectement en cause l'État néocolonial, *L'homme-dieu de Bisso* se résigne à évoluer à la périphérie du politique et du champ de la production idéologique, dans ce que Ndachi Tagne appelle tout simplement "la peur du politique"¹⁷. L'œuvre s'inscrit parfaitement dans la double stratégie de monopolisation du champ politique déployée par le pouvoir qui attend des artistes soit de se taire, soit, lorsqu'ils veulent s'exprimer, d'amplifier ou d'embellir tout simplement le discours officiel.

¹⁶ Alexandre BIYIDI. « L'enfant noir ». In *Présence Africaine*, n° 16, p. 419.

¹⁷ D. NDACHI TAGNE, *op. cit.*, p. 278.

Valentin NGA NDONGO

Et l'on peut dire, en raisonnant par l'absurde, que de ce point de vue au moins, *L'homme-dieu* est un précieux témoignage : témoignage de la fonction officielle de l'art dans la société et du statut politique des artistes ; témoignage du musellement des écrivains ; témoignage aussi de leur résignation et de leur soumission ; témoignage surtout de leur soutien plus ou moins direct, intéressé ou conscient, au pouvoir. *L'homme-dieu* exploite et exalte bien, à travers ses allusions aux diverses cultures et régions du Cameroun, l'unité nationale, le brassage des cultures, l'harmonie sociale, l'équilibre régional, thèmes récurrents du discours officiel qu'il relaie à merveille, si l'on ose dire.

On comprend, dès lors, que ce roman, sociologiquement et idéologiquement conformisant, soit inscrit au programme (classes de Première) de formation de la jeunesse, le "fer de la nation", selon le discours officiel, pour faire pièce sans doute à des oeuvres aussi "fortes" que *La Peste*¹⁸ d'Albert Camus (oeuvre des classes terminales) ou *Ville cruelle* d'Eza Boto (classes de seconde).

On le comprend d'autant plus aisément que *L'homme-dieu* porte témoignage (volontairement ou involontairement ?) du français parlé au Cameroun par le petit peuple. On pourrait affirmer, lorsqu'on est puriste, que le roman est mal écrit, avec beaucoup de fautes de grammaire et des incohérences qui obscurcissent par endroits le sens du texte. Mais il vaut mieux mettre toutes ces faiblesses de langue sur le compte du "français d'Afrique", expression élégante signifiant français "petit nègre", c'est-à-dire, en réalité, français inférieur¹⁹.

Le roman de Yanou est, en effet, un véritable chef-d'oeuvre d'"ethno-littérature"²⁰ ou de "socio-littérature" qui traduisent des "configurations discursives (et des stéréotypes) lexicales"²¹ et

¹⁸ En classes terminales, les programmes de français et de philosophie ont généralement été alignés sur ceux de la France, ce qui explique qu'une oeuvre forte comme *La Peste* puisse figurer aux côtés d'une oeuvre conforme comme *L'homme-dieu* de Bisso.

¹⁹ Y aurait-il une francophonie à deux vitesses ou à deux dimensions ? Voir vg : André CLAS et al. *Visages du français. (Variétés lexicales de l'espace francophone)*. Paris : John Libbey Euxotext, 1990. A propos de la francophonie, voir chap. 12, Section II.

²⁰ A. J. GREIMAS. *Sémiotique et Sciences sociales*. Paris : Seuil, 1976, p. 225.

²¹ *Idem.*, p. 52.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

grammaticales révélatrices d'une réappropriation maladroite de la langue du colonisateur. Et de fait, *L'homme-dieu* contient nombre de ce que nos linguistes appellent des "camerounismes", des expressions et phrases en français, mais typiquement camerounaises, et qui ne sont que des transpositions, en français, de la syntaxe, de la stylistique et du vocabulaire des langues et parlers camerounais. Exemple : « Quelques chiens du village (...) vinrent l'escorter (...) sautant comme pour se mesurer de taille avec lui. »²²

"Se mesurer de taille avec" est la traduction littérale d'une expression courante dans de nombreuses langues camerounaises qui signifie "rivaliser avec".

Autre exemple de "camerounisme" abusant du participe présent : « Je ne le vois pas épousant une créature bonne à faire... »²³

Un autre exemple : « Le curé se demande qui pouvait être ces gens. »²⁴

En Afrique, l'accord se fait avec le sens, le sujet de *pouvait* (quelle concordance des temps !) étant non "ces gens", mais bien le pronom relatif "qui" induisant la forme interrogative ou dubitative ;

- "Vous êtes le plus excellent prêtre".²⁵ Voilà un "camerounisme" parfait, si l'on peut dire. Le dédoublement des superlatifs relatif et absolu est courant dans le parler quotidien des Camerounais. On entend ainsi des expressions comme "très moins cher", "très excellent", etc..

L'"ethno-littérature" peut être perçue, dans ces conditions, comme une espèce de discours formateur et socialisateur, en ce sens qu'elle appartient à des groupes sémiotiques socialement inférieurs et politiquement dominés.

Quoiqu'il en soit, ce statut linguistique campe également à merveille le statut sociologique et idéologique de l'oeuvre : *L'homme-dieu* est le témoignage de ceux qui, envahis par la peur, démissionnent, se soumettent et se résignent à vivre en être dominés, en esclaves, en rasant les murs, face à l'Etat néocolonial.

En est-il de même de la seconde oeuvre du corpus ?

²² E. YANOU, *op. cit.*, p. 19.

²³ E. YANOU, *op. cit.*, p. 145.

²⁴ E. YANOU, *op. cit.*, p. 40.

²⁵ E. YANOU, *op. cit.*, p. 8.

II- LES CHAUVES-SOURIS

II.1- LECTURE LINÉAIRE DE L'OEUVRE

L'action de ce roman se déroule alternativement à Eborzel, capitale d'une "nouvelle République" africaine et à Vemele, petit village de brousse. Le récit est divisé en dix chapitres :

- Chapitre premier : Depuis quelque temps, Robert Bilanga, Chef de Bureau des Affaires Économiques à Eborzel, fait la cour à Marie, une belle femme deux fois divorcée et sans illusions sur la "fatuité masculine". Bilanga propose à Marie une promenade dans sa villa de campagne à Vemele, son village natal, non loin d'Eborzel. Après quelques instants de réflexion et d'hésitation, Marie finit par accepter l'offre de son courtisan.

- Chapitre II : Sous la conduite de Djoungo, la "Mercedes"²⁶ de Bilanga s'engage sur la route de Vemele, dans la région d'Aboleya, non loin d'Eborzel. Ce sera un voyage extrêmement mouvementé dont le signe avant coureur sera le mauvais état du pont sur la rivière Doua, à l'entrée de Vemele, délibérément endommagé par les villageois. Djoungo aura toutes les peines du monde à passer sur ce pont, sous le regard amusé et cyniquement satisfait des baigneurs du village.

- Chapitre III : Les trois occupants de la "Mercedes" arrivent enfin à Vemele, dans l'indifférence et l'hostilité non dissimulées des villageois. Dans sa villa où il s'est enfermé avec Marie, Bilanga essaie de violer la jeune femme, qui lui résiste.

Après cet échec cuisant, Bilanga se rend auprès de sa mère, Veronika qui l'exhorte à se réconcilier avec ses frères du village.

- Chapitre IV : Dramatique retour sur Eborzel. Pendant le séjour de Bilanga dans sa villa, les villageois ont gravement endommagé le pont sur la Doua. En s'activant à réparer le pont, Bilanga fait un faux pas, s'écroule et se fracture la jambe. Il perd connaissance, et c'est inconscient qu'il est ramené à Eborzel par Djoungo et Marie qui le conduisent dans une clinique. Bilanga y reçoit, plus tard, la visite de son épouse, Clotilde.

- Chapitre V : Le lecteur découvre le "microcosme" politique et administratif (les chauves-souris) d'Eborzel, qui ne songe qu'à

²⁶ Pendant longtemps, au Cameroun, la possession d'une voiture "Mercedes" symbolisait l'appartenance à la classe dirigeante.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

s'enrichir, tout en restant insensible aux problèmes du petit peuple abreuvé de "beaux discours qui ne changeaient rien à la misère des masses, qui allait en s'aggravant dans les villes et les campagnes"²⁷. Robert Bilanga est cependant désavoué par son fils, Roger Bilanga qui, au contraire, prend fait et cause pour ce petit peuple, au risque d'entrer en conflit avec son père.

- Chapitre VI : Bilanga a rendez-vous avec un expatrié, M. Chauvin avec qui il discute de juteuses "O.S." (offrandes de service). Un peu plus tard, Bilanga a une vive altercation avec son fils Roger qui devient de plus en plus incontrôlable.

- Chapitre VII : Bilanga est à la recherche de Marie qu'il n'a pas revue depuis son hospitalisation. Il finit par la retrouver dans une boîte de nuit, le "Safari Club", lieu de divertissement favori des expatriés et de la "high society" d'Eborzel. Bilanga sera reconduit chez lui ivre-mort.

- Chapitre VIII : Les ambitions politiques de Bilanga se révèlent. Depuis plusieurs semaines, la première phase des campagnes électorales pour l'Assemblée bat son plein à Eborzel. Bilanga s'est porté candidat pour le compte du Parti Démocratique pour l'Unité et le Renouveau, "le seul parti existant, que le peuple s'était choisi librement"²⁸, comme l'aime à rappeler la *Tribune du Peuple*. Mais le comportement anticonformiste de son fils Roger menace de contrarier les ambitions politiques de Bilanga qui, par ailleurs, cherche à séduire Arlette, la petite amie de Roger.

- Chapitre IX : Marie et Bernadette, son amie, s'entretiennent des mufleries de leurs courtisans (Bilanga et Avala), d'argent, de la place des femmes dans la société, etc. Bilanga arrive, à l'improviste, chez Marie. On apprend aussi qu'entre-temps, Bilanga a abusé d'Arlette, l'amie de Roger, qui est mourante à la clinique Sainte-Anne. Roger, à son tour, est tombé dans le coma et a été transporté à l'hôpital. Finalement, tout s'arrange pour Robert Bilanga qui, malgré tout, est investi par le parti. Bilanga va donc être député car "seuls les gens qui travaillent réussissent"²⁹, comme il le dit à son fils qui lui répond que "seuls les crapules réussissaient à Eborzel"³⁰.

²⁷ p. 43.

²⁸ p. 141.

²⁹ p. 175.

³⁰ p. 175.

- Chapitre X : Bilanga offre un cocktail chez lui pour fêter son investiture comme député. Y assistent "toutes les professions de la haute société d'Eborzel"³¹. Marie est là aussi qui assure le service des invités.

Une semaine après cette réception, Bilanga s'en va faire campagne à Vemele, son village, en compagnie de Marie qui, opportuniste, a entre-temps cédé aux sollicitations de l'étoile montante du firmament politique d'Eborzel.

Au-village, l'accueil sera des plus hostiles, plutôt sanglant pour le futur député. Bilanga est, sans qu'il le sache, l'objet d'une mesure de bannissement à Vemele, où il va tomber dans un véritable traquenard. Dans un brusque accès de colère, les villageois mettent le feu au "matériel de campagne" de Bilanga, essentiellement constitué par des camions chargés de nourriture, de sacs de riz, de vin rouge et de boeufs.

Non contents de ces destructions matérielles, les villageois s'en prennent ensuite à la personne même de Bilanga, le passant à tabac et lui fracturant une mâchoire. Bilanga n'aura la vie sauve que grâce au courage de son chauffeur Djoungo qui réussira à le ramener à Eborzel, évanoui et couvert de sang. Le narrateur précise alors que "les habitants de Vemele se défoulèrent des années d'amertume et de déception qu'ils vivaient depuis l'indépendance"³².

Le récit s'achève sur trois tableaux : l'intervention des gendarmes à Vemele; le départ pour l'Europe de Roger et la visite que Marie, repentante, rend à Clotilde pour lui remettre les clés de la villa que Bilanga venait de faire construire pour la jeune et belle femme.

Comme on peut déjà s'en rendre compte, cette oeuvre déroule une constellation de lieux, de thèmes, d'actants et de symboles qui font des *Chauves-souris* une véritable chronique politique, économique et sociale de l'Afrique postcoloniale en général et du Cameroun indépendant en particulier. En effet, les référents temporels, spatiaux et thématiques sont si clairs qu'il est possible de lier les sources d'inspiration de l'auteur à des événements, des noms de lieux et de personnes, des situations, connus et identifiables.

³¹ p. 177.

³² p. 196.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

II.2- STRUCTURES ANATOMIQUES DE L'OEUVRE : UN MIROIR DE LA SOCIÉTÉ

II.2.1- Le titre

Contrairement à celui de *L'homme-dieu de Bisso*, ce titre ne souffre d'aucune ambiguïté quant à sa signification profonde. Chauve-souris, c'est le nom courant des chiroptères, mammifères à ailes membraneuses qui ont ainsi la particularité d'appartenir au double monde des mammifères et des oiseaux. Habituellement, en Afrique tout au moins, les chauves-souris ne sortent que la nuit, et le fait de les voir de jour constitue un signe de mauvaise augure. L'auteur veut donc désigner, par analogie et par ironie, les protagonistes de son récit, tant il est vrai, raconte-t-il, que « La plupart des hommes et des femmes d'Eborzel se comportaient comme des chauves-souris. Ils ne vivaient qu'à partir de la tombée de la nuit ».³³

Ce titre campe donc d'emblée le centre d'intérêt principal de l'oeuvre : une peinture de la double vie des gens d'Eborzel, et surtout de leurs moeurs et comportements nocturnes et suspects.

II.2.2- Référents temporels

De nombreuses allusions claires contenues dans le roman permettent d'en situer l'action au lendemain de l'indépendance, sous le régime Ahidjo, entre 1964 et 1980. Incontestablement, la mésaventure de Bilanga lors de la campagne des législatives rappelle fort bien les tribulations survenues, çà et là, dans l'ancienne région du Centre-Sud, dont le chef-lieu était Yaoundé, à certains candidats du pouvoir aux élections législatives fédérales d'avril 1964. Ces élections s'étaient déroulées au Centre-Sud, et notamment dans la Lékié, fief du Parti des Démocrates Camerounais, dans un climat de contestation et d'insurrection généralisées : des autorités administratives, des candidats non démocrates, c'est-à-dire de l'UC, le parti d'Ahidjo, furent passés à tabac et des urnes détruites³⁴. Ahidjo dut proclamer l'état d'urgence notamment dans le département de la Lékié, région d'origine du Président des Démocrates, André-Marie Mbida, (le tout premier Premier ministre camerounais, de 1957 à 1958 auquel Ahidjo succéda avant de le jeter en prison), qui y garda longtemps des partisans inconditionnels, malgré les nombreuses mesures administratives et les

³³ p. 48.

³⁴ Cf. J.F. BAYART. *L'Etat au Cameroun*. Paris : P.F.N.S.P., 1985, p. 117.

déportations massives vers les quartiers spéciaux de Mantoum et Tchollire, véritables "goulags" camerounais³⁵.

D'autre part, quand on sait que la création de *Cameroon Tribune* (*La Tribune du peuple* dans le roman) ne remonte qu'à 1974, on est en droit de dire qu'une partie du récit est postérieure à cette période troublée de 1964-1965.

En somme, l'oeuvre de Nanga constitue une grande fresque des décennies Ahmadou Ahidjo (1960-1980), voire, étonnante vision de ce romancier, une projection sur l'ère Biya dite "Renouveau", où le Parti de l'Union Nationale Camerounaise est devenu le Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais - ce qui produit une judicieuse coïncidence avec le "Parti Démocratique pour l'Unité et le Renouveau" auquel appartient Robert Bilanga.

Au demeurant, les pratiques politiques de ce Parti durant les campagnes électorales, en particulier la distribution de la nourriture et de la boisson aux villageois, reste d'une frappante actualité. Le récit de Nanga n'est d'ailleurs pas sans rappeler les analyses d'un Jean-François BAYART sur l'"homo manducans"³⁶ ou d'un Achille MBEMBE sur le rôle de la "nourriture" dans les enjeux politiques africains³⁷.

II.2.3- Référents toponymiques : des lieux connus

Les référents toponymiques sont à l'image des référents temporels : on a affaire à des lieux et localités connus qu'on peut aisément repérer sur une carte de la région de Yaoundé.

En effet, pour qui connaît bien cette région, il est facile de situer l'action du roman dans une zone comprise entre Yaoundé, capitale et

³⁵ Cf. Daniel ABWA. *André-Marie MBIDA, premier Premier ministre camerounais*. Paris : L'Harmattan, 1993.

³⁶ Cf. Jean-François BAYART. *L'État en Afrique (la politique du ventre)*. Paris : Fayard, 1989. "Manducans" est le participe présent du verbe latin "manducare", manger. L'"homo manducans" est donc l'homme mangeant continuellement, sans arrêt.

³⁷ Achille MBEMBE. *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*. Paris : L'Harmattan, 1985. On peut y lire : « ... l'acte de manger est devenu, en Afrique, l'un des sites privilégiés où se révèlent les inégalités et la mort des hommes et des femmes du continent. Boire et manger font, ici, partie des luttes pour le contrôle et l'exercice du pouvoir, lui-même devenu étroitement associé aux besoins physiologiques immédiats qu'il faut satisfaire » (p. 124).

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

métropole de la région, et le territoire de l'arrondissement d'Obala, dans le département de la Léké, au Nord de Yaoundé³⁸.

L'histoire du roman déroule donc un cadre urbain et rural. Et d'abord la ville, ensuite la campagne.

La ville est représentée par Eborzel et Aboleya.

Eborzel, c'est la capitale de la "Nouvelle République". Eborzel signifie, en Eton (Beti), la langue maternelle de l'auteur, "mouiller la barbe", c'est-à-dire graisser la patte, corrompre. Il ne fait pas de doute qu'il s'agit de la capitale du Cameroun postcolonial, avec des routes "parsemées de fondrières et des nids de poules", ce qui correspond parfaitement à l'état de la plupart des routes de cette ville. Bien plus, les noms de certains quartiers de Yaoundé sont clairement repérables dans le roman, en particulier : "Missos (délation, , propos malveillants, rumeurs) pour Essos, "Bordel chic" pour Bastos (le quartier chic de Yaoundé), "Bordelsain", (où réside Bilanga) pour le quartier dit du Lac, derrière l'ancien palais présidentiel d'Ahidjo, au-dessus duquel, d'après le témoignage verbal d'un citoyen, ami de l'auteur, vivait en son temps une colonie de chauves-souris !

D'autres toponymes renseignent fort bien sur le rapprochement entre Eborzel et Yaoundé : le "Safari-Club" (la boîte de nuit "Les balafons" du Sofitel Mont Febe), "Le Caveau", (cette boîte de nuit existe sous ce nom), le Lycée "Lock Lock" (Lycée Leclerc), la Place de l'Indépendance (appellation conforme).

Le lecteur est désormais fixé : l'action des *Chauves-souris* se déroule bel et bien à Yaoundé qui est décrite comme une ville où règne la corruption, la prostitution et le désordre. Comme le suggère fort à propos Ambroise Kom, Eborzel peut aussi être une déformation de "bordel" et être ainsi non seulement un pandémonium mais la cour du roi Pétaud, un capharnaüm³⁹.

La seconde ville du roman correspond bien à cette idée de désordre. Petite ville secondaire de la région d'Eborzel, Aboleya signifie, dans la langue maternelle de l'auteur, "c'est le branle-bas de combat". C'est vrai que, d'après le narrateur, « les Aboleyaens étaient

³⁸ L'auteur est lui-même originaire de Mbakomo, un village de l'arrondissement d'Obala, dans la Léké, non loin de Yaoundé.

³⁹ A. KOM. "Bernard NANGA, Les *Chauves-souris*". Note de lecture, in *Notre Librairie*, n° 100, 2, p. 118.

Valentin NGA NDONGO

réputés pour être têtus et difficiles de caractère »⁴⁰, tout en restant des « paysans connus pour leur ténacité et leur ardeur au travail »⁴¹.

Mais Aboleya peut aussi être un anagramme d'Obala, par un muiselement des deux voyelles "e" et "y", qui donnerait "Abola", à partir duquel on formerait facilement "Obala", par permutation des première et troisième voyelles "a" et "o".

En fin de compte, le roman dépeint deux modèles antinomiques de la ville camerounaise: la capitale, où sévissent tous les maux qui minent la jeune République, et la ville secondaire, où évoluent des gens travailleurs mais prêts à se dresser contre les exactions des élites politiques, administratives et financières du "bordel" de la capitale. Et le village alors ?

Le village est à l'image d'Aboleya, sur pied de guerre.

D'abord, Ekombitié, village situé au Nord d'Eborzel, sur la route d'Aboleya : le nom de ce village, qui existe effectivement comme tel dans de nombreuses localités de la région de Yaoundé, veut dire "positionnement des troupes pour la bataille". Mais c'est à "Vemele" qu'a lieu la guerre. "Vemele", c'est le village témoin du roman dans la mesure où, d'après le narrateur lui-même, « le nom même du village était un programme. Il signifiait expulser un crachat, se dégager le nez »⁴².

Autrement dit, "Vemele", c'est le symbole du rejet, de l'expulsion de Bilanga, et donc de la résistance, de la dissidence, voire de la révolte du petit peuple des villages contre l'administration et le Parti politique d'Eborzel.

Vemele ne figure pas en tant que tel sur la carte de la région d'Aboleya. Mais on devine aisément que ce village est situé dans la contrée d'Obala. D'autres toponymes sont également repérables sur le terrain comme Obang (Ebang, sur la route Yaoundé - Obala, ou Nkol-Obang, à 16 kilomètres d'Obala) ainsi que la rivière Doua, qui coule effectivement dans cette région, non loin de la mission catholique

⁴⁰ p. 31.

⁴¹ p. 24. Il ne fait aucun doute que ces deux traits s'appliquent bien aux gens de la tribu d'André-Marie MBIDA, c'est-à-dire les Eton, que l'on décrit souvent comme tels dans l'imagerie populaire. Lire vg :

a) J.P. Ombolo. « Les Eton », polyc.

b) Daniel ABWA : *op.cit.*

⁴² p. 46.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

d'Efok ("paroisse Sinezeze", qui signifie que la vie n'est que vanité, ou sur cette rivière aux eaux redoutablement furieuses a la particularité, comme cela se produit dans le roman, d'être emporté par les eaux de pluies (ou volontairement endommagé, comme il se raconte, par les villageois); ce qui cause souvent beaucoup d'ennuis aux automobilistes, à l'instar de Robert Bilanga.

Au total, le roman décrit deux champs toponymiques irréductibles et antithétiques : un champ péjoratif et négatif, constitué par Ebordel et un champ mélioratif et positif, formé par la bourgade d'Aboleya et le village de Vemele dont les habitants se battent avec courage et dignité contre la fatuité, l'arrogance et le cynisme des maîtres de la capitale.

II.3- STATUT SOCIOLOGIQUE DU ROMAN : FOLIE ET DÉVIANCE

Dès lors, le statut sociologique et idéologique de l'oeuvre de Nanga est clair, tel qu'on peut le saisir à travers les référents temporels et toponymiques dans lesquels s'inscrivent la dynamique et la typologie conflictuelles des actants symboliques. Il est possible de regrouper, en gros, ceux-ci en trois catégories, à savoir les fous, les résignés et les révoltés.

II.3.1- Folie et médiocrité

Tous les actants évoluant à Eborzel, c'est-à-dire dans l'espace social "bordélique", sont atteints d'une commune maladie : la folie. Folie des grandeurs de Bilanga ("un fou mégalomane")⁴³, folie d'argent, folie des élites d'Eborzel pour les belles femmes, folie des hommes pour les prostituées de chez Louise et Bernadette, folie de jouissance et de puissance des "fossiles coloniaux"⁴⁴, tels le vieil ambassadeur itinérant Obengue ou le député Motenguï, folie de la délation de l'Inspecteur de Police Hiloga, folie du pillage néocolonial, incarné par Chauvin, grand distributeur d'O.S. mais pourfendeur des nationalisations et de l'africanisation des cadres, etc. Ambroise Kom compare fort opportunément l'univers d'Eborzel à un "asile psychiatrique"⁴⁵ et précise :

On entre dans l'univers des Chauves-souris comme on accède à un asile de fous. Les termes fou/folle/folie reviennent comme un

⁴³ L'expression est de Marie, la belle courtisée par Bilanga.

⁴⁴ L'expression est de Roger, le fils révolté de Bilanga.

⁴⁵ Ambroise KOM. "Folie et révolution...". In *Nouvelles du Sud* (Littératures Africaines), décembre 1987, p. 70.

Valentin NGA NDONGO

*leitmotiv et les principaux protagonistes se traitent mutuellement de fous.*⁴⁶

Ils sont effectivement fous et c'est donc la folie qui fait la loi et gouverne à Eborzel ; c'est elle qui détermine les pensées, les décisions, les habitudes, les conduites et les comportements des gens, puisque, rapporte le narrateur,

*On laissait circuler les fous à Eborzel. L'un d'eux parcourait les rues à reculons et on l'avait surnommé "Marche Arrière" ; un autre réglait la circulation sous le regard amusé des agents de police, et il ne s'en tirait pas mal. Il n'était pas exclu qu'il y ait de vrais fous chargés de responsabilités dans les bureaux administratifs.*⁴⁷

Nul doute que toute cette folie qui enveloppe Eborzel symbolise le mal africain et la faillite des élites nouvelles, de la bourgeoisie administrative et néocoloniale qui se complaisent dans la corruption, la luxure, la vénalité, l'argent, la démagogie, la mégalomanie, l'égoïsme, le cynisme, bref la médiocrité⁴⁸. Bilanga (qui signifie la légèreté, l'inconsistance, la plaisanterie, les blagues, dans la langue des "Aboleyaens") est, sans conteste, l'incarnation de la folie, l'archétype de ces fous qui gouvernent et détruisent l'Afrique, avec la complicité bienveillante et paternaliste des nombreux Chauvin que l'on rencontre dans les multiples Eborzel d'Afrique⁴⁹.

Ainsi,

Avec ce que M. Chauvin lui avait promis, Bilanga se sentait capable d'acheter les consciences les plus honnêtes et les plus

⁴⁶ Ambroise KOM. In *Notre Librairie*, op. cit., p. 118.

⁴⁷ p. 157.

⁴⁸ Et l'on ne peut se retenir de penser à l'essai, qui connut, en son temps, un grand retentissement, du philosophe NJOH MOUELLE. *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé : CLE, 1970. On n'oubliera pas, non plus, F. FANON ou D. MANONI qui ont observé chez le Noir un "complexe de médiocrité".

⁴⁹ On pourra se référer notamment :

- a) Antoine GLASER et al. *L'Afrique sans Africains (Le rêve blanc du continent noir)*. Paris : Stock, 1994.
- b) A. GLASER et al. *Ces messieurs Afrique (Le Paris-village du continent noir)*. Paris : Calman-Lévy, 1992.
- c) J.P. GOUREVITCH. *L'Afrique, le fric, la France*. Paris : Le Pré aux Clercs, 1997.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

*désintéressées d'Eborzel (et promettre aux paysans) qu'il y avait de l'argent, beaucoup d'argent, pour ceux qui en voulaient.*⁵⁰

D'ailleurs, dit le narrateur, « Il lui (Bilanga) arrivait parfois de claquer un million en une soirée de jeu à Sansanboyville, qui était le grand port du pays. »⁵¹

II.3.2- Résignation et soumission

Face à ces élites dirigeantes, incompetentes et corrompues, il y a une catégorie de personnages résignés qui symbolisent tout autant la faillite africaine : la soumission et la démission comme Clotilde, l'épouse de Bilanga, l'obéissance craintive et intéressée comme Oumarou, le boy de Bilanga, l'opportunisme calculé comme le chauffeur Djoungo, la complicité et le cynisme comme Marie. Ces personnages veules n'existent que par rapport à ceux du "bordel" et n'ont pas de détermination propre : ce sont aussi des aliénés, donc des fous.

II.3.3- Révolte et révolution

Contre eux se dressent les révoltés excédés par les comportements désastreux des élites qui mènent le pays à la ruine et qui restent insensibles à la misère du petit peuple.

Cette catégorie d'actants est plutôt une espèce rare à Eborzel. Elle n'y est incarnée que par Roger, l'intraitable fils de Bilahga, son professeur Biyidi qui l'initie au marxisme et le Docteur Moussa qui, incorruptible, refuse l'argent que lui offre Bilanga, un peu à la manière de cette "paysannerie non captive" des paysans de Vemele détruisant la nourriture et la boisson apportées par le candidat à l'Assemblée Nationale et "ripostant" ainsi, à leur manière, aux manoeuvres de domination orchestrées par l'Etat néocolonial dont Bilanga est à la fois la création, la représentation, le symbole et l'archétype⁵².

⁵⁰ pp. 131 et 194.

⁵¹ p. 104. Sansanboyville, la "ville des garçons des trottoirs", c'est bien sûr, Douala, la métropole économique camerounaise, sur la côte atlantique.

⁵² Goran HYDEN. *Beyond Ujamaa in Tanzania (Underdevelopment and uncaptured peasantry)*. University of California Press, 1980.

Lire aussi par exemple,

a) Jean-Marc ELA. *Quand l'Etat pénètre en brousse (les ripostes paysannes à la crise)*. Paris : Karthala, 1990.

Valentin NGA NDONGO

Il y a, en effet, comme une sorte de communauté de valeurs entre ces quelques anticonformistes d'Eborzel et les insurgés de Vemele. Ce qui les unit, c'est le refus de la soumission aux forces néocoloniales dominantes ; c'est aussi le culte du travail, le mérite de l'excellence, car comme les "Aboleyaens", le Docteur Moussa est un travailleur consciencieux et Biyidi et le "meilleur professeur agrégé qui vient de rentrer de France".

Au total, le front du refus, si l'on peut dire, dans la nouvelle République, est animé par trois catégories sociales : la jeunesse (incarnée par Roger), l'intelligentsia (représentée par le Dr Moussa et le Professeur Biyidi) et la paysannerie (illustrée par les villageois de Vemele). L'auteur semble aussi suggérer que le salut de la nouvelle République passe par la résistance sous toutes ses formes (intellectuelle comme chez Biyidi, morale comme chez Moussa et violente comme chez les villageois de Vemele) et que le changement viendra de ceux qui, précisément, s'identifient à cette résistance.

Ces modèles que propose Nanga entrent nécessairement en conflit avec les "anti-modèles" d'Eborzel.

II.3.4- Les conflits entre les fous et les révoltés

Trois types de conflits opposent les partisans de la folie à ceux de la révolte : un conflit de générations, un conflit idéologique et un conflit de classes.

Ces conflits apparaissent, en effet, d'abord, comme un conflit de générations entre Roger et son père. Quoi de plus normal : l'un est né après les indépendances, l'autre nécessairement avant celles-ci. Le conflit est inévitable entre les deux hommes qui représentent deux périodes, deux époques, deux générations. Et bien vite, ce conflit de générations se transforme en un conflit politique, au sujet de la gestion de la cité. Le père et le fils s'opposent, en effet, sur "le partage équitable des biens de la nation"⁵³ et sur la nécessité du départ des "fossiles coloniaux" qui, malgré leur âge, continuent à s'accrocher désespérément

b) TERRAY, Emmanuel (s/Direction). *L'Etat contemporain en Afrique*. Paris : L'Harmattan, 1987.

Le roman de NANGA rejoint ainsi la thèse de nombre de sociologues ruraux qui affirment que la paysannerie africaine n'est pas totalement soumise, qu'au contraire elle est capable de développer des ressources infinies pour survivre, se soustraire à la pression du pouvoir.

⁵³ p. 17.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

à leurs avantages au lieu de passer la main aux jeunes, menant ainsi le pays à la ruine. Nommé député du parti unique, Bilanga, l'archétype de la médiocrité, a l'outrecuidance diabolique de dire que seuls les "travailleurs réussissent", alors que son fils est convaincu, non sans raison, que la réussite sociale à Eborzel n'appartient qu'aux "crapules". C'est pourquoi Bilanga, partisan de la médiocrité, ne peut s'entendre avec son fils gagné au marxisme et à la révolution nécessaire pour le changement et l'éradication des inégalités sociales. Il y a donc, par-delà ce conflit de générations, un conflit politique, c'est-à-dire une opposition de deux conceptions du monde et de la société. On a affaire à une lutte entre la folie et la lucidité, la conformité et la dissidence, l'ordre et le désordre, la stabilité et le changement, la médiocrité et l'excellence, la réaction et la révolution.

Le conflit entre le père et le fils apparaît, en dernière analyse, comme celui de deux classes sociales aux statuts inégaux : la bourgeoisie "compradore" et le petit peuple (notamment la paysannerie) travailleur et révolté. Entre les deux composantes sociales, les ponts sont désormais coupés, comme l'est celui sur la Doua, où Bilanga vit sa première fracture avec les siens, en se... fracturant le pied. C'est sur ce même pont que les paysans de Vemele, pour marquer leur rejet définitif et irrévocable de l'autorité d'Eborzel, viennent planter, à l'occasion de la campagne électorale, une plaque portant cette inscription manifestement anarchiste : « *Ici comanse la république libre otonome et indépendante de Vemele.* »⁵⁴

Cette fois, on a affaire, non plus, comme dans *L'homme-dieu de Bisso*, à une ethno-littérature de résignation, mais à quelque chose de volontairement hérétique. Avec les paysans de Vemele, on est, pour emprunter à GREIMAS⁵⁵, en face d'un "sociolecte", d'un "thesaurus" linguistique propre à une communauté de villageois qui ont décidé de défier et l'État, et de le braconner dans toutes ses dimensions et ses modes d'expression, au premier chef desquels le français, l'une des deux langues officielles camerounaises. Alors que, chez YANOU, le français "petit nègre" était symbole d'ignorance et d'infériorité du locuteur, ici, chez NANGA, il est tout le contraire : expression de rejet et d'indocilité.

⁵⁴ p. 183. En français normal : « Ici commence la République libre, autonome et indépendante de Vemele ».

⁵⁵ A.J. GREIMAS : *op. cit.*, pp. 55 et sq.

CONCLUSION

Somme toute, l'oeuvre de NANGA se situe aux antipodes de celle de YANOU. *L'homme-dieu de Bisso* correspond à ce que Sunday ANOZIE appelle une "détermination traditionnelle", en ce sens que le héros est conditionné par des valeurs traditionnelles, c'est-à-dire la conformité, le respect de l'ordre, des valeurs et normes immuables et dominantes, véhiculées par les instances de socialisation, pour produire des comportements orthodoxes, conformes à l'opinion droite, officielle et dominante.

Incontestablement, *L'homme-dieu de Bisso* fait partie de ces supports de "crétinisation" dont parle Maurice DUVERGER⁵⁶ et qui visent à enfermer le public dans l'univers infantile et asilaire créé par le pouvoir postcolonial afin de stériliser sa volonté de révolte et de dissidence.

Les Chauves-souris, au contraire, c'est un roman à "détermination extraactive" dans lequel interviennent la situation néocoloniale, la situation urbaine et la situation politique, autant de facteurs de changement et donc de désordre, de dissidence et qui favorisent l'émergence de personnalités déviantes et atypiques, aux idées et opinions anticonformistes comme le fils de BILANGA, le professeur BIYIDI ou les villageois révoltés de Vemele. Avec ce roman, la "folie" et l'"asile psychiatrique" changent de camp : ce n'est plus l'opinion ou la société qui est débile, c'est le pouvoir, avec tous ceux qui l'incarnent ou l'exercent : les fonctionnaires, les expatriés, les coopérants, bref tous les fous du "Borderl". L'étiquetage, le marquage et la stigmatisation, pour reprendre la terminologie des sociologues interactionnistes, ne sont plus à sens unique ; ils peuvent aussi venir des groupes dominés et s'appliquer, même à titre symbolique, aux groupes dominants.

L'opposition des deux romans exprime, en réalité, l'antinomie des deux pôles entre lesquels évolue la société néo-coloniale : le pôle capté par la représentation du pouvoir et le pôle dominé par la contestation de celui-ci. Cette opposition montre, surtout, que la société postcoloniale d'avant le déclenchement des processus de démocratisation n'est nullement monolithique, qu'au contraire, il continue à y subsister, dans

⁵⁶ Maurice DUVERGER. *Sociologie politique*. Paris : PUF, 1966, p. 267.

Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial

le droit fil des luttes nationalistes de la période coloniale⁵⁷, des forces de résistance pouvant se manifester, non plus seulement sur les rives de la Seine, mais à l'intérieur même du Cameroun. Cette réalité n'a, au demeurant, jamais échappé au pouvoir, conscient qu'il a toujours été de gérer un "État sous-développé"⁵⁸, un État à la fois fort et faible, et constamment à l'affût des stratégies de déstabilisation, réelles ou imaginaires, de ceux que le discours officiel désigne, sur les ondes de la radio nationale, comme des subversifs, des assoiffés de pouvoir et des ennemis de la nation.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- ANOZIE, Sunday : *Sociologie du roman africain (réalisme, structure et détermination dans le roman moderne ouest-africain)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1970.
- BAYART, Jean-François : *L'État en Afrique (la politique du ventre)*, Paris, Fayard, 1989.
- DUVERGER, Maurice : *Sociologie politique*, Paris, PUF, 1966.
- ELA, Jean-Marc : *Quand l'État pénètre en brousse (les ripostes paysannes à la crise)*, Paris, Karthala, 1990.
- ELIADE, Mircea : *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, tr. fr.
- EYINGA, Abel : *Introduction à la politique camerounaise*, Paris, L'Harmattan, 1984.
- GOLDMANN, Lucien : *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.

⁵⁷ Cf. Richard JOSEPH. *Le mouvement nationaliste au Cameroun*. Paris : Karthala, 1986, tr. française.

⁵⁸ Jean-François HEDARD. "L'État sous-développé au Cameroun". In *L'Année Africaine* Paris : Pedone, 1978.

Valentin NGA NDONGO

- GREIMAS, Algirdas Julien : *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.
- JOSEPH, Richard : *Le mouvement nationaliste au Cameroun*, Paris, Karthala, 1986, trad. Franç.
- KOM, Ambroise : "Folie et révolution", in *Nouvelles du Sud*, décembre 1987.
- MBEMBE, Achille : *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- MEDARD, Jean-François : "L'État sous-développé au Cameroun", in *L'Année Africaine*, Paris, Pedone, 1978.
- MONGO BETI : *Main-basse sur le Cameroun (Autopsie d'une décolonisation)*, Rouen, Peuples Noirs, 1984 (3^e édition).
- NANGA, Richard : *Les chauves-souris*, Paris, Présence Africaine, 1980 (roman).
- NDACHI TAGNE, David : *Roman et réalités camerounaises*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- YANOU, Etienne : *L'homme-dieu de Bisso*, Yaoundé, CLE, 1974.